

L. MORINO

*LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE*

*DANS L'HISTOIRE
DES LETTRES*

nrf

GALLIMARD



*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1939.*

*Alla Memoria
dell' avv. Pompeo Morino
Fratello mio indimenticabile.*

Qu'il me soit permis de remercier très vivement les éminentes personnalités littéraires qui m'ont permis de les interroger en vue de l'étude que l'on va lire. Pour le reste, j'ai fait de mon mieux. Que le lecteur songe à la difficulté de ma tâche et qu'il veuille excuser les lacunes et les erreurs.

CHAPITRE PREMIER

La *Nouvelle Revue Française*, à l'époque de ses débuts, s'est signalée par la publication de deux « premiers numéros » consécutifs à l'attention du public et de la critique. L'un d'eux a vu le jour le 15 novembre 1908. Son sommaire réunissait les noms de Michel Arnauld, Charles-Louis Philippe, Marcel Boulenger, Jean Schlumberger, T. S. Lascaris, Jean Violis, André Ruyters, Léon Bocquet.

Mais ces quelques collaborateurs ne représentaient pas tout le groupe d'écrivains qui, dès ce moment, s'étaient réunis autour d'André Gide et d'Eugène Montfort, les véritables fondateurs de ce périodique. Jacques Copeau, notamment était du nombre, enrôlé par Gide ; Léon-Paul Fargue aussi, le poète vagabond, souvent exquis, dont la captivante puissance d'évocation nous a rappelé un jour les souvenirs de ce passé déjà lointain ; Henri Ghéon, enfin, qui devait raconter plus tard avec tant d'émouvante sobriété les vicissitudes de son évolution religieuse.

Ils n'étaient pas tous jeunes, mais ils entendaient bien que leur revue le fût, qu'elle s'ouvrit largement aux générations montantes, et qu'elles s'y sentissent plus libres, plus « chez elles » que partout ailleurs.

Quelles étaient les revues existant au moment de la fondation de la *Nouvelle Revue Française*? Et d'abord : quel a été, quel est aujourd'hui encore le rôle d'une revue? Chacun s'accorde à reconnaître qu'il est essentiel au développement de la littérature moderne : mais le problème n'a jamais été traité à fond. Sans prétendre le résoudre, nous voudrions au moins le soumettre à l'attention de nos lecteurs. C'est l'Angleterre qui la première vint à cette forme nouvelle de la littérature moderne, voici bientôt deux cents ans (1). En France la première revue en date est la *Revue Philosophique* (1804) (2) suivie par la *Revue Encyclopédique* (3) et la *Revue des Deux Mondes* (1829), la plus illustre de toutes, qui eut à ses débuts pour rivale la *Revue de Paris* de Véron (1829) (4).

A cette époque, assez lointaine déjà, que publiaient ces revues, que représentaient-elles avant tout ? Elles

(1) Avec la *Monthly Review* (1749-1845). Puis la *Critic Review* de Smollitt (1756-1817). L'*Edinburgh Review*, créée en 1802, est la première qui ait exercé une action considérable. Son succès provoqua la création de recueils rivaux, tels la *Quarterly Review* (1809), la *Westminster Review* (1824). Parmi les revues anglaises importantes, il faudrait en citer encore d'autres, telles la *Dublin Review* (1844), la *Contemporary Review* (1866), l'*English historical Review* (1886). Aux États-Unis, la *North American Review*, fondée en 1815, est la plus importante.

(2) Suite de la *Décade* de Ginguené.

(3) Fondée par Jullien (1818-1833). Elle eut une assez grande importance.

(4) Ensuite nous citerons parmi les revues générales, la *Revue Européenne*, de Lacaussade (1859), la *Revue du Monde Catholique* (1862), qui dut quelque éclat à la collaboration de Veillot, à la suite la suppression de l'*Univers*, la *Revue bleue* (1863), la *Revue Critique* (1866), la *Revue hebdomadaire* (1892), la *Revue Encyclopédique* puis *Universelle*, de G. Moreau, jusqu'aux revues contemporaines de la *N. R. F.*

étaient d'abord l'intermédiaire entre le créateur ou le critique et le lecteur, mais elles voulaient en même temps donner à ce lecteur les connaissances qu'il réclame de tout temps, instruire, éduquer et façonner un certain public. La littérature travaille en vue de certaines conquêtes. Elle a travaillé tantôt pour des conquêtes politiques, tantôt pour des améliorations dans le domaine social, tantôt tout simplement pour le progrès lui-même, sous toutes ses différentes formes. Voulant toutefois tout embrasser et être aussi complètes que possible, les revues ont admis tout naturellement des classifications et nous verrons dans la *Revue de Paris*, notamment, une suite méthodique d'études « impartiales » et « désintéressées » sur la littérature ancienne (1) qui devront amener le critique à un examen plus « conséquent » et plus « consciencieux » de la littérature contemporaine. De là, l'on en vint tout naturellement à la littérature étrangère (2) — au nom de la « fraternité de toutes les langues », du « profit de l'esprit humain » — et à la littérature moderne (3).

S'adaptant habilement au goût des lecteurs, à l'esprit de l'époque, la préférence ira moins à la critique,

(1) « Des livres apocryphes, du premier au deuxième siècle de l'Ere Chrétienne, Actes du Martyre de Sainte Rècle ». — « Madame de Sévigné », par Sainte-Beuve.

(2) « Mœurs Anglaises, les Clubs de Londres ». — « Des Institutions Littéraires de la Chine », par J.-P. Abel-Rémusat. — « Souvenirs de l'Enfance de Walter Scott », par Amédée Pichot.

(3) « Mateo Falcone », par Mérimée. — « La réaction thermidorienne et ses compagnies de Jésus ». — « Tableaux de mœurs », par E. Scribe. — « La Basse Bretagne, ses mœurs, son langage et ses monuments », par A. Romieu. — « Une Nuit à Alexandrie », par J. Janin.

qu'aux pages inédites, aux documents importants et aux œuvres originales. Pas de doctrine établie à respecter, pas de système chez les collaborateurs, mais quoi que ce soit qu'ils présentent ou défendent, ils doivent faire de leur mieux pour arriver à des résultats véridiques. La Revue a comme but de sa recherche non seulement les hommes, mais les divers aspects de la société nouvelle, dans ses multiples activités et dans ses réactions les plus profondes et les plus intimes. La Revue aura donc un caractère universel et elle imposera à chaque historien sa spécialité, à chaque juge sa compétence.

La *Revue des Deux Mondes* s'occupera d'abord de voyages, d'histoire, de géographie, de statistique, de politique, plutôt que des productions spécifiquement littéraires. Elle suivra les institutions, elle étudiera les mœurs de chaque pays, ses ressources financières, agricoles et industrielles ; et ceci pour toutes les parties du globe, jusqu'aux contrées les plus lointaines. En matière de littérature, de sciences et d'arts, elle portera son attention vers les dernières nouveautés des meilleurs écrivains, telles que contes philosophiques et fantastiques, nouvelles littéraires, drames semi-politiques et vers, tout ce qui paraît de saillant dans les littératures étrangères.

La revue d'il y a cent ans, telle que nous venons de la suivre et de la dépeindre, savait fort bien ce qu'elle voulait : donner au public ce dont il avait besoin pour s'enrichir, pour élargir ses horizons, être pour lui une sorte d'encyclopédie vivante et toujours renouvelée, lui révéler les créations nouvelles et le *mettre en contact direct et immédiat avec la pensée et les esprits de son temps*. Quant aux écrivains, elle se promettait de leur offrir la tribune qu'ils souhaitaient,

de les mettre à l'abri des exigences commerciales des éditeurs, et de favoriser certaines tendances qui exciteront les « pour » et les « contre » : la Revue elle-même y gagnera en authenticité, elle se donnera une personnalité bien définie, elle arrivera à avoir, aux yeux de tous, ses sympathies et ses antipathies.

Elle est aussi l'intermédiaire entre les écrivains eux-mêmes. Mais je crois que ce n'était là qu'un objet accessoire, pour les premières revues, à côté de celui que nous avons signalé : mettre en contact le grand public avec les écrivains, intensifier et vulgariser les lettres et les sciences. Il n'en est pas moins vrai que leurs échanges, leurs amitiés et leurs susceptibilités d'hommes de lettres, leurs goûts, leurs besoins, leurs recherches, s'en trouvèrent excités. Par ailleurs, dès avant 1900, le premier but de ceux qui fondaient des revues, était de pouvoir exprimer leur pensée librement. Remy de Gourmont note dans ses *Promenades Littéraires*, que vers 1890, la presse étant peu accueillante aux écrivains nouveaux, pour imprimer sa pensée avec liberté, il fallait fonder soi-même une revue. Ce nouveau genre de revue se préoccupera moins d'objectivité que de liberté ; elle sera moins encyclopédique aussi, et souvent plus personnelle. A l'ombre des grandes revues d'information, dont la neutralité perpétuelle commence à agacer les lecteurs les plus ardents, naissent les « petites revues ». Elles ont fini par se spécialiser, par assumer volontairement la responsabilité de certaines croyances, de certains courants d'idées, voire de certaines écoles. Le *Mercur de France* par exemple (pour ne parler enfin que de quelques-unes des revues contemporaines de la *N. R. F.*), sera surtout une revue de poètes, plus précisément encore, une revue symboliste. La *Phalange*

a eu son rôle aussi (1), nettement défini. A la *Phalange* la poésie est posée en absolu : « Les poètes qui ont formé la génération symboliste ont tous considéré leur art comme un absolu... » (2). « Aujourd'hui on est poète dans la mesure même où l'on est artiste » (3). Or, la *Phalange* favorisa deux courants principaux, le symbolisme mallarméen et l'impressionnisme.

Vers 1908, des écrivains qui pourtant s'étaient déjà fait connaître dans des revues fort vivantes, poussés par cette soif de renouvellement et de liberté qui sont inévitablement à la source de telles entreprises, conscients des besoins nouveaux et de la nouveauté du public littéraire, se réunirent pour former une équipe toute fraîche, consentant aux mêmes projets et ayant à résoudre les mêmes problèmes : ce fut là l'origine de la *Nouvelle Revue Française* (4).

Les fondateurs se proposaient, en rapprochant les énergies, jusqu'alors un peu éparses, des romanciers et des poètes qui avaient débuté, dix ou douze ans avant, d'aider à se dégager plus rapidement et plus aisément, l'apport nouveau d'une génération littéraire.

La *Nouvelle Revue Française* voulait aussi, et tout particulièrement, conserver une entière indépendance à l'égard des doctrines et des personnes, chacun de

(1) Fondée en 1906.

(2) 1910, *la Phalange*, p. 610;

(3) 1912, *la Phalange*, p. 192

(4) Elle doit son titre à Eugène Montfort. Au cours d'une conversation (Jean Schlumberger le signale dans la *N. R. F.* du mois de février 1937), il lui avait dit : « Et puis j'ai un beau titre à vous proposer, un titre simple, qui ne sent pas la chapelle. Il a existé une *Revue Française*, qui a eu de l'importance à son époque. C'est peut-être un titre ambitieux, mais qui dit bien ce qu'il doit dire. »

ses collaborateurs devant avoir pleine et entière latitude d'exprimer son opinion, quelle qu'elle fût, pourvu que toutes concourussent à apporter un reflet très direct, très exact et très vivant de toutes les idées et de toutes les préoccupations de leurs contemporains.

Or cette volonté intransigeante et ce respect scrupuleux de la liberté des jugements individuels n'allaient pas tarder à être mis à une assez sérieuse épreuve.

Dans le premier numéro de la *Revue*, en effet, celui du 15 novembre 1908, à la page 21, Marcel Boulenger publiait un article intitulé « En regardant chevaucher d'Annunzio » où il faisait un éclatant aveu de soumission et d'hommage au poète italien et à son œuvre. Il l'appelait « l'universellement fameux Gabriele d'Annunzio » — ce qui, au reste, n'était, dès cette époque, aucunement contraire à la vérité —; il voyait en lui le « maître des images innombrables », le « météore », « l'incomparable » pédagogue, le Jules Verne de l'humanisme, de la haute culture et du raffinement intellectuel, le « superbe » prodige, l'artiste créateur, et, avant tout et par-dessus tout, il saluait en lui l'homme qu'on ne soupçonnerait plus d'avoir mendié chez autrui ; le radieux et très grand poète dont la vie était absolument dévouée à la seule Beauté !

Marcel Boulenger disait tout cela, en termes excellents, avec beaucoup d'élan et de chaleur. Mais un éloge aussi enthousiaste irrita très vivement Gide, Schlumberger et Ghéon, qui ne dissimulèrent pas leur mécontentement. Ils avaient en horreur le snobisme.

Et les mêmes écrivains ne goûtèrent pas beaucoup non plus un autre article, paru, lui aussi, dans ce premier numéro de la *Revue*, dont le titre était « Contre Mallarmé » et qui était dû à Léon Bocquet.

Nous sommes renseignés sur ce point par l'auteur

lui-même qui s'est expliqué dans la *Renaissance d'Occident* de Bruxelles. Léon Bocquet ayant accepté de faire, dans le nouveau périodique, la chronique des revues, avait estimé qu'il était de son devoir d'informateur d'analyser et de commenter un article de Jean-Marc Bernard qui lui paraissait fortement pensé et bien écrit. Mais les citations qu'il en donna furent aggravées d'un titre quelque peu agressif : « Contre Mallarmé. »

La direction, au reste, ou plus exactement, la rédaction de la *N. R. F.* n'y avait rien trouvé à redire, puisqu'il avait été décidé que chaque collaborateur serait libre, sous sa propre responsabilité de parler des doctrines comme il lui plairait. Mais André Gide, lui, ayant lu cet article, « se fâcha tout rouge ». Il signifia qu'il ne tolérait point que l'on traitât Mallarmé avec si peu de respect dans une revue qu'il patronnait. Et il refusa de collaborer davantage avec le délinquant.

Là-dessus — si nous nous en rapportons au texte de la *Renaissance d'Occident* de Bruxelles — « les collaborateurs qui avaient le respect de la liberté d'opinion, Eugène Montfort en tête, s'en allèrent en claquant les portes ». Montfort (1) reprit la série interrompue de

(1) Nous rapportons ici quelques lignes parues dans la *Nouvelle Revue Critique* (avril 1935), « Visages Contemporains : Eugène Montfort », par Pierre Bathille :

« Il est peu d'hommes, en effet, qui aient poussé plus loin que cet écrivain le culte exclusif des lettres, se tenant résolument à l'écart des académies et des cercles officiels, moyen le meilleur pour sauvegarder son indépendance... Le goût de l'indépendance a tenaillé de bonne heure Eugène Montfort.

Il fut d'abord de la *Revue Naturiste* et plus tard du Collège d'esthétique moderne, jusqu'au jour où leurs idées ayant triomphé, les écrivains naturistes se séparèrent pour travailler

ses *Marges*, les autres entrèrent dans d'autres revues moins intransigeantes. La *Nouvelle Revue Française* venait-elle, déjà, de renier un des articles essentiels de son programme ?

Dans les *Notes* du deuxième numéro (février 1909), la rédaction essaya d'expliquer qu'au fond il n'en était rien et que toute la question se réduisait, pour les collaborateurs, à ne point confondre la liberté de leur jugement avec une intolérable licence.

Quelques lignes, publiées sous les initiales A. G., tirèrent prétexte du titre voyant « Contre Mallarmé » pour taxer d'étourderie et d'incompréhension Jean-Marc Bernard à travers Bocquet, à moins que ce ne fût Bocquet à travers Jean-Marc Bernard. Et la conclusion de cet entrefilet était : « Pour peu que Bernard-Bocquet soit soucieux d'ajouter à sa franchise un peu d'inquiétude, il comprendra qu'on ne se débarrasse pas d'un tel poète simplement en ne le comprenant pas. »

isolément. C'est alors que naquirent les *Marges* sous la direction d'Eugène Montfort.

Celui-ci fut d'abord seul à les diriger, puis il s'entoura de collaborateurs. Cette petite revue acquit vite une incontestable autorité. Les *Marges* séduisaient et continuent de séduire par une liberté d'esprit, un franc-parler, une franchise de ton et d'allure propre à conquérir d'emblée la sympathie... La revue d'Eugène Montfort n'a eu garde de tomber dans l'académisme pas plus que dans les excentricités modernistes.

...Eugène Montfort a mené dans les *Marges* des campagnes acharnées aussi bien contre le charlatanisme littéraire, le cabotinage de cénacles, qu'en faveur des études classiques. Il y apparaît de plus comme un critique véhément, rude, irrespectueux, mais ayant la faculté d'entrer dans l'intelligence d'autrui, l'aptitude à le juger avec équité et aussi un jugement sûr, qui lui a fait écrire sur Gérard de Nerval, sur Maurice Barrès, sur Paul Claudel des articles fervents avant que ces écrivains aient été adoptés et défendus par d'autres. »

Bref, Bocquet, au même titre que tout autre essayiste ou critique, gardait le droit de tout dire, en principe, mais non pas de comprendre à sa manière quelques maîtres dont les autorités de la Revue se réservaient de formuler et préserver l'interprétation orthodoxe. Et puisque ce point lui avait échappé, puisque, d'ailleurs, Marcel Boulenger avait fait, lui aussi, un assez mauvais usage de sa liberté, puisque, enfin, Eugène Montfort recrutait pour la revue des collaborateurs très différents de ceux que Gide et Schlumberger souhaitaient d'y voir paraître, il fallut bien qu'on se rendît à l'évidence. Les fondateurs du nouveau groupe avaient péché par excès de tolérance et de latitudinarisme en accueillant des collaborateurs qui n'épousaient aucunement leurs véritables tendances (1). Avant de poursuivre leur marche en avant, rien n'était donc pour eux plus urgent que de procéder aux éliminations nécessaires et de resserrer leurs liens avec ceux qui, sur quelques points essentiels, faisaient leurs, sans réserve, leurs propres manières de voir. De fait, il est permis de se demander comment Eugène Montfort eût pu s'accommoder longtemps des conceptions et du commerce d'André Gide — lui, qui, plus tard, se souvenant de son différend avec l'auteur du *Voyage d'Urien* comme des rapports littéraires qu'il eut avec ce dernier, a saisi l'occasion pour l'accuser un jour, dans les *Nouvelles littéraires* de ne pas penser et de ne pas écrire « à la française » ?

(1) André Gide, notamment, à propos de ce premier numéro de 1908, nous a déclaré que l'article sur d'Annunzio révélait, telle une fausse note dans un concert, une certaine tendance au snobisme qui était en parfait désaccord avec les dispositions que les écrivains de la *N. R. F.* considéraient, dès l'origine, comme étant « leur essence intrinsèque à eux. »

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Revue mensuelle de Littérature et de Critique

Directeur (1919-1925) : Jacques RIVIÈRE

Directeur : Jean PAULHAN

— Paraît le 1^{er} de chaque mois —**LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE**

publie régulièrement les rubriques suivantes

Chronique dramatique de Paul Léautaud

Chronique de Caërdal par André Suarès

Essais critiques, par Marcel Arland

La Peinture, par André Lhote

La Musique, par Boris de Schloezer

La Critique des Revues

L'Air du Mois

Elle a publié depuis le début de l'année 1939

Le 1^{er} Janvier : **DEGAS et VALÉRY**, par André LhoteLe 1^{er} Février : **De la PSYCHANALYSE** par H. LeSavoureuxLe 1^{er} Mars : **En LISANT FIELDING**, par AlainLe 1^{er} Mai : **DÉSEPOIR ET PHILOSOPHIE**
par Gabriel Marcel**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT**

FRANCE : Edition de Luxe : Un an.	145 fr.
Edit. ordinaire : Un an 85 fr. — 6 mois.	46 fr.
Abonnement d'essai de 3 mois..	18 fr.
UNION POSTALE : Ed. de Luxe : Un an.	170 fr.
Edit. ordinaire : Un an 100 fr. — 6 mois.	54 fr.
AUTRES PAYS : Ed. de Luxe : Un an.	185 fr.
Edit. ordinaire : Un an 110 fr. — 6 mois.	60 fr.

VENTE AU NUMÉRO :

FRANCE.. 9 fr.

Extrait de la publication